

*Nathalie Côte*  
Données  
personnelles



Flammarion

# Données personnelles

Nathalie  
Côte

Les clients de Victor, jeune informaticien parisien, disent qu'il se souvient toujours de tout. Mais lui sait que c'est Internet qui n'oublie rien de nos données personnelles et les exploite sans vergogne pour devenir un levier d'influence majeur au sein de nos sociétés. Alors, quand Victor est contacté par une Internationale de hackers dont la cible est l'un des détenteurs de ce nouveau pouvoir, c'est la consécration. Seulement rien ne se passe comme prévu. Pris de court entre un piratage de grande envergure et les mésaventures d'une sœur fantasque, il va croiser le chemin de celle qui remettra en cause ses certitudes et ses amours tumultueuses.

Les algorithmes sont-ils nos amis ou nos ennemis ? Avec *Données personnelles*, Nathalie Côte signe un roman haletant qui questionne notre rapport à Internet et met en perspective les dangers de nos identités confisquées par une minorité.

*Nathalie Côte est née à Rouen en 1971. Musicologue et compositrice d'œuvres électroacoustiques, elle a également été webmaster et vit aujourd'hui en Savoie. Données personnelles est son second roman, après Le Renversement des pôles (Flammarion, 2015).*

Flammarion

Données personnelles

DU MÊME AUTEUR

*Le Renversement des pôles*, Flammarion, 2015.

Nathalie Côté

# Données personnelles

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2019.  
ISBN : 978-2-0813-8693-8

*À mon père*





« Quel est le cours d'un honnête homme et d'un patriote aujourd'hui ? On tergiverse, on déplore et quelquefois on pétitionne, mais on n'entreprend rien de sérieux ni d'effectif. On attend, avec bienveillance, que d'autres remédient au mal, afin de n'avoir plus à le déplorer. »

HENRY DAVID THOREAU,  
*La Désobéissance civile*



« Aurélie ? Élodie ? Coralie ? » Victor retourne ses souvenirs en espérant que d'une motte surgira le prénom de celle qui dort dans son lit. Les mêmes images remontent à la surface. La terrasse du Germinal, il remet la table d'aplomb avec un sous-bock plié en deux et lève les yeux vers une brune sanglée dans un imperméable beige. Elle lui demande du feu. Il ne fume pas. Il s'installe à l'extérieur pour échapper à la musique et aux habitués qui se défoulent au comptoir après une journée à ramper devant un chef. En passant, il lui fait remarquer qu'elle s'est adressée à la seule personne qui n'a pas de cigarettes à portée de main. Elle s'éloigne pour emprunter le briquet d'un client qui vise le caniveau avec son mégot. Après deux bouffées libératrices, elle pose son verre à la table voisine, un Bernadotte 2009, une belle année en bordeaux, paraît-il. Victor n'a pas d'avis, il ne boit que de la bière et de la vodka pour les grandes occasions, le premier verre accroche un peu, mais une fois que le passage est fait, c'est l'autoroute du rire jusqu'à Vladivostok.

Elle agite les bras en demandant pardon, c'est une loi de l'univers, la fumée prend toujours la direction d'un non-fumeur. Il l'observe pendant qu'elle raconte ses multiples tentatives pour arrêter de fumer, sa chevelure courte est un fêtu incandescent sous la lampe chauffante, les traits de son visage sont fins, presque fuyants, il ne l'écoute pas, il regarde ce que sa bouche lui dit et l'étudie. Selon les principes de la génétique, leur hybridation donnerait un enfant avec les yeux verts du père ou ceux, marine, de la mère, une taille avantageuse et le teint clair. « Tu ne crois pas ? » Il se redresse, son cerveau n'a imprimé que les derniers mots : « cigarette électronique », il joue la montre, hoche la tête en prenant l'air du sage qui ne se sent pas obligé d'avoir un avis sur tout. Et ça marche. Elle ponctue son monologue sur cette résolution : l'été prochain, c'est fini, j'arrête.

Ils croisent les bras en miroir et le silence s'installe. Un luxe que seuls peuvent s'offrir ceux qui partagent une belle intimité. Le trottoir, transformé en patinoire par la pluie, comble le vide, c'est un sujet de conversation inoffensif. Inoffensif, mais vite épuisé parce que « en même temps, on est en février ». Victor s'attarde sur la vitrine d'en face, deux étagères abandonnées dans la défaite prennent la poussière derrière une pancarte « À vendre ». Des quartiers entiers de la capitale se sont vidés de leurs habitants pour se remplir de touristes. Le constat est amer, il aime sa ville, il l'aime sincèrement, mais il a la désagréable impression qu'elle est en train de le quitter. Elle cite l'exemple d'un couple d'amis qui

a franchi le périphérique après l'explosion de leur loyer. La frustration initiale cède au pragmatisme, chaque enfant a sa chambre, il y a des arbres, un parterre de rosiers au pied de l'immeuble, mais les mauvais jours, ils ne voient que ça, l'ennui poisseux qui colle à leur fenêtre, ils frottent, mais il est là, partout, sur les rideaux de fer grossièrement tagués, dans ces avenues trop larges où le vent s'engouffre et chasse ceux qui ont l'idée saugrenue de s'y promener. Ces jours-là, autour d'une bouteille de cabernet, ils pensent à 1789, la fin des privilèges, conscients d'être du côté de ceux qui ont perdu, leurs amis ne viennent jamais les voir pour une soirée, c'est à eux d'aller à Paris alors, quand ils entendent dire « on va fumer sur la terrasse » en parlant d'un balconnet, ils dégainent leurs huit mètres carrés plein sud avec salon de jardin en teck. C'est leur victoire.

Victor connaît sa chance, il n'a que vingt-neuf ans et vit seul dans un quatre-pièces à Courbevoie loué une bouchée de pain à un ami de son père expatrié à Miami. Trois ans plus tôt, il habitait un studio de la rue du Chemin-Vert au milieu des grossistes chinois et des coups de klaxon. Le Code de la route était une fantaisie chaque jour réinventée, les livreurs stationnaient en double, en triple file et bloquaient sans vergogne les sorties de garage. Parlant rarement le français, ils remontaient dans leur utilitaire cabossé, indifférents à la colère des riverains qui virait au calcul biliaire généralisé. Il n'a pas davantage regretté le blondinet du dessus qu'on avait mis à l'alto parce qu'il n'était pas assez doué

pour le violon, ça lui rappelait la clarinette, une idée de sa mère qui avait pratiqué la flûte traversière dans sa jeunesse. Après une année à s'époumoner sans joie, il avait surpris une conversation téléphonique entre ses parents où son père avait dit : « Ton fils, il faut qu'il fasse des maths pour se payer une bonne place à l'orchestre, c'est sa seule chance de voir le chef de près. » Quand on lui avait demandé au mois de juin s'il voulait continuer, il avait feint l'étonnement sans aller jusqu'à se faire prier pour arrêter.

Courbevoie ? Elle ne connaît pas. Elle est arrivée à Paris il y a quatre ans et ne sait pas combien de temps son modeste T2 dans le 15<sup>e</sup> résistera à l'entreprise de rénovation qui le transformera en pied-à-terre de standing ou en location pour vacanciers. Tandis qu'elle se lève pour jeter son mégot entre deux voitures, Victor note sa démarche, souple, ralentie, elle lui fait penser à Adeline, la girafe du zoo de Vincennes (il a failli s'étrangler quand il a appris qu'Adeline avait un compte Twitter). Encouragé par les sourires et les bières tombées dans son estomac vide, il lui propose un autre Bernadotte qu'elle refuse promptement, sa tête tourne, elle n'a mangé qu'un sandwich à midi. C'est le moment de jouer la carte du « garçon qui cuisine ». Un Pad Thaï chez lui ? Elle hésite. Pourquoi pas ? Sooji, son collègue originaire de Lampang, l'a converti à la nourriture thaïlandaise et il compte maintenant une bonne trentaine de recettes à son actif.

Tout se déroule selon le scénario attendu. Elle loue ses talents de chef, ils passent au salon, elle a la politesse de ne faire aucune remarque sur la décoration au

goût discutable. Le propriétaire, grand amateur de safaris, a posé deux conditions avant de partir : retrouver l'appartement intact à son retour et « Coffee » le chat noir que Victor a rebaptisé Fibonacci en hommage au mathématicien. Les verres sont vides sur la table basse, il glisse en reptile sur le canapé de cuir fauve au prétexte de voir de plus près la montre qu'elle porte au poignet. Elle le laisse emprisonner ses doigts dans les siens, il se penche et le film s'arrête là, après il a tout oublié, y compris son prénom.

Ce matin, il la trouve vêtue de son chemisier, ses chevilles dépassant de la couette. Assis en équilibre au bord du matelas, il dessine avec un pinceau imaginaire le contour de sa silhouette, la peau blanche et tendue sur la malléole, les plis accumulés au creux de la taille et ses épaules très développées pour une femme. Un détail lui revient, il s'y accroche en alpiniste, avec un peu de chance d'autres remonteront la cordée. Elle a confié travailler au siège d'une grande banque, pourtant elle ne ressemble pas aux jeunes cadres ambitieuses qu'il a pu rencontrer. Ses cheveux sont plantés en désordre, elle a cette moue qui vous défie jusque dans le sommeil et on ne triche pas quand on dort.

Sur le kilim rapporté par sa mère après un séjour au Kurdistan, son sac est entrouvert, il suffirait d'y plonger la main pour connaître son identité. C'est risqué. De quoi il aurait l'air si elle se réveillait à ce moment-là ? Il plaiderait : « Je te jure, je ne suis pas un voleur, je veux juste savoir comment tu t'appelles. » Pas sûr qu'elle apprécierait.

Il balaie l'idée et fait quelques pas vers la baie vitrée. Ses jambes sont anormalement molles et sa tête est aussi lourde que s'il avait bu l'étagère de Chang du frigo, ce qu'il n'a pas fait, il a vérifié. Comme les habitants de l'île Saint-Louis regardent passer les bateaux-mouches, il suit des yeux une ribambelle de bidons en plastique transportés vers Le Havre. C'est un jour gris, un samedi paresseux, sur l'île de la Jatte posée comme une sirène sur la Seine, personne n'est pressé de quitter son lit, à part les énervés qui vont courir au Bois par tous les temps. En semaine, c'est un rythme différent, la guirlande de lumières qui clignote aux étages lui sert d'horloge. Quand on éteint au troisième, en face de l'oreiller, il se lève, quand on allume à l'angle du cinquième, il est temps d'aller petit-déjeuner. Son quotidien est à l'image du code qui colore sa vision du monde, pour lui, tout est codable. Exemple : une fin de soirée en agréable compagnie. Si le plaisir est partagé, son invitée bâillera sur le canapé et s'exclamera de façon plus ou moins surjouée : « Déjà une heure ! Il n'y a plus de métro. » À quoi, il répondra d'un air faussement dégagé : « L'appartement est grand, tu peux dormir ici, si tu veux. » Autrement dit : If heure > = 1 Then « elle dort dans mon lit » Else « elle rentre » End If. On connaît la suite.

Il se retourne, alerté par le froissement du drap. Un mouvement de l'épaule découvre l'avant-bras gauche, puis le bras tout entier. Les yeux s'entrouvrent, surpris par ce qu'ils voient et celle qui n'a pas de nom demande :

— Quelle heure il est ?



Il tire son téléphone de la poche arrière de son jean.

— Huit heures vingt-cinq.

Elle fronce les sourcils, saute du lit et aplatit la jupe qu'elle a manifestement remise, ainsi que son chemisier, avant de s'endormir. Il s'étonne :

— T'as eu froid ?

Le regard oblique, elle répond :

— Non. Enfin, oui.

Il lui emboîte le pas dans le couloir, attrape une serviette propre et demande avant de fermer la porte de la salle de bains :

— Tu es plutôt thé ou café ?

— Plutôt rien du tout.

Elle est pressée, elle a un rendez-vous. Il file vers la cuisine et fouille dans ses placards pendant que la douche coule au loin. Comment l'attendrir ? L'embrasser ? Autant essayer d'embrasser Adeline la girafe.

La pointe des cheveux collée à sa nuque, un trait de crayon sous les yeux, elle réapparaît dans les vêtements de la veille. Il ne désarme pas et propose des pancakes à la myrtille (la jeune fille au pair hollandaise lui en reparlait à chaque fois qu'ils se croisaient à Passy). Elle dit non. Il est déçu. Il aime l'odeur du pain grillé, il aime demander : « Tu préfères la confiture de griottes ou d'abricot ? », toutes ces questions qui prennent une saveur particulière selon l'heure à laquelle on les pose.

Caché quelque part, Fibo se met à miauler, un râle en forme de disqueuse qui attaque le béton.

— C'est quoi ton parfum ?

— Pourquoi ? Tu veux me faire un cadeau ?

— Non, c'est le chat, quand il fait ça, c'est qu'il n'aime pas une odeur. Il ne supporte pas Babydoll et Aromatics Élixir.

Ses talons claquent sur le carrelage et elle lâche dans un demi-sourire :

— C'est le défilé chez toi.

La remarque tombe comme une biscotte dans le café, Victor fait mine de ne pas avoir entendu.

— Je descends avec toi. Tu me laisses cinq minutes. Cinq petites minutes.

Un rapide détour par la chambre puis il cherche le tube de paracétamol en se brossant les dents. Il ne le trouve pas. La plupart des boîtes sont périmées, il a une telle aversion pour les médicaments qu'il lui suffit de déplier une notice pour que se manifeste la liste des effets secondaires. Si, par malheur, il atterrit dans la salle d'attente du médecin après une semaine de procrastination, il sent, minute après minute, son mètre soixante-dix-sept se ratatiner sur la chaise.

De retour dans la cuisine, il pose un bloc et un stylo sur le plan de travail :

— Tu me laisses ton téléphone ?

Avec un peu de chance, elle écrira son nom au-dessus du numéro. Pendant ce temps, il va chercher son vélo sur la terrasse et attrape son blouson au vol. Raté. Sur le Post-It, il y a dix chiffres commençant par 01. Elle regarde sa montre. Son silence est plus saillant qu'un reproche. Elle ne fait rien comme les autres, elle ne soulève pas les statuettes en

l'interrogeant sur leur provenance, elle ne dit pas : « On la voit bien la tour Eiffel », elle ne « tuerait » pas pour avoir un appartement aussi grand et surtout, elle ne demande pas devant l'ascenseur : « Quand est-ce qu'on se revoit ? »

Le guidon coincé sur l'épaule, Victor prend l'escalier et arrive le premier dans le hall. La cabine s'est arrêtée en route et il la voit trépigner derrière la poussette tout-terrain avec freins à tambour pilotée par une mère en legging et chaussures de course. À cette heure-ci, la rue est vide, les petits déjeuners s'éternisent, c'est le luxe suprême du week-end. Il lui indique la direction du métro et comme s'il faisait soudain grand beau, que tout avait été dit après une nuit parfaite, elle sourit et s'en va de son côté.

La bride du casque lui file entre les doigts, il tend son bras et des gouttes aussi grosses que des balles de ping-pong s'écrasent sur sa paume ouverte. Il attend qu'elle disparaisse à l'angle du pont de Levallois et s'élançe dans la direction opposée. Au premier stop, il met pied à terre, épuisé, ses muscles ont fondu dans la nuit, mais ce n'est pas ça qui l'inquiète, non, ce qui l'inquiète c'est qu'il n'a jamais oublié un prénom, parce que le problème de Victor Kelcz depuis sa naissance, ce n'est pas de se souvenir, c'est de parvenir à oublier.

Vingt minutes depuis la rue Jean-Baptiste-Charcot jusqu'à la rue Vital ? Il va falloir changer la pile du compteur. Même avec deux heures de sommeil, Victor met moins de temps sur le trajet qui sépare son domicile du travail. Il fait reposer le guidon sur la vitrine d'Info Tech et distingue la silhouette de Sooji entre les gouttelettes qui font la course. Un bol à la main, son collègue se gondole devant des vidéos amateurs postées sur YouTube. De l'ouverture à la fermeture, il se nourrit par petites quantités, et il n'y a que les nouveaux pour s'étonner de l'odeur d'amidon qui flotte à toute heure dans la boutique. Après lui avoir serré la main en bâillant, il range son vélo dans la remise, indifférent aux traînées laissées par ses pneus sur le carrelage. Le blouson étendu sur le radiateur, il remonte ses manches et jette un œil à l'écran. Une machine à laver s'autodétruit en faisant des bonds, les pièces s'envolent les unes après les autres, ce scénario de dessin animé transposé au réel lui arrache un sourire. Pas mal, mais ça ne vaut pas le type qui saute du toit de sa maison dans une

piscine gonflable ou le chat qui joue au ping-pong contre son maître.

Avant de rejoindre son terrier à l'arrière de la boutique, il fait réchauffer une portion de curry au micro-ondes. Sooji s'étonne, il n'avale jamais de salé avant midi, à force de passer leurs journées ensemble, ils sont devenus deux vieux garçons dont l'un connaît les habitudes de l'autre. Chacun a son domaine réservé, Sooji assemble les ordinateurs, lui les dépanne, pas de compétition entre eux, une rareté dans ce milieu qui fait redouter à Victor le jour où son collègue annoncera son retour en Thaïlande. Il vit en France depuis trois ans et n'affiche aucune aventure amoureuse, Victor n'ose pas demander s'il n'aurait pas, par hasard, un compagnon dans le placard, ce qui expliquerait l'inexplicable, car, pour lui, passer quinze jours sans frôler la peau d'une femme est tout simplement inconcevable.

Le propriétaire d'Info Tech, Armen Lazarian, leur fiche une paix royale. Il ne connaît rien à l'informatique, il a engagé Sooji parce qu'« un Chinois ça fait expert » (Sooji a renoncé à lui faire comprendre que la Chine et la Thaïlande, ce n'était pas la même chose) et Victor parce qu'il ne compte pas ses heures. Il possède, en outre, une boutique de réparation de smartphones, deux commerces de cigarettes électroniques et un salon de coiffure où sa femme se rend tous les vendredis. Après deux ou trois demandes inconciliables, elle s'écrie avant même que le sèche-cheveux et la brosse soient posés : « C'est trop court ! » ou « Vous n'avez rien coupé ! »

La coloriste qui en a vu d'autres est à un cheveu de l'arrêt maladie. Lazarian comprend leur lassitude, mais refuse de prendre parti, c'est autant d'heures où il ne l'a pas sur le dos.

Victor est très impliqué dans son travail, Info Tech, c'est un peu les urgences informatiques de Passy, les patients arrivent avec une tension à 17 et repartent avec le sourire. À chacun ses petits bobos, il y a les pères de famille en panique parce que le système est bloqué sur un site pornographique qu'ils jurent sur la tête de leur enfant ne pas connaître, ceux qui s'imaginent que la machine leur en veut personnellement et disent : « Il m'a fait ci, il m'a fait ça », et enfin ceux qui exigent une consultation à domicile. Ceux-là sont minoritaires et ce sont toujours les mêmes. Victor fait le déplacement et revient avec, dans la poche, un pourboire du même montant que celui laissé au voiturier du restaurant où le généreux donateur a son rond de serviette. Sa patientèle est aussi constituée de personnes âgées pour qui le progrès est synonyme de malédiction. Elles poussent la porte avec l'air de s'excuser de ne pas être nées avec une souris dans la main et sont heureuses de trouver un jeune homme qui ne ricane pas parce que, pour elles, le mot « application » a un tout autre sens. Encore la semaine dernière, Mme Salmon, une habituée, s'est plainte en jetant ses gants de chevreau sur le bureau : « Mon fils et ma belle-fille me disent de me brancher sur Skype si je veux voir mes petits-enfants, ils disent que c'est la même chose, mais je regrette, ça n'est pas

du tout la même chose, ça leur évite de venir le dimanche, voilà tout. »

S'il donne le sentiment d'être né dans cette arrière-boutique, Victor est arrivé tout à fait par hasard dans le commerce. À sa sortie de l'école d'ingénieur, il a entamé une brève carrière chez le leader européen de la sécurité informatique. Il était contraint de porter une cravate qu'il roulait dans sa poche dès qu'il quittait la Défense. L'essentiel de sa tâche consistait à leurrer des chefs d'entreprise en prétendant que leurs données stockées sur des serveurs distants étaient à l'abri de tout danger, une illusion qu'ils payaient au prix fort. Le risque zéro n'existe pas plus dans l'univers des machines que dans celui des hommes, mais, allez savoir pourquoi, tout le monde préfère croire le contraire. Le reste du temps était perdu en réunion dans des étages suffisamment élevés pour suivre la course des nuages. Ses collègues se battaient pour avoir le dernier mot et le DG était une caricature, arrogant, irascible, il n'avait d'yeux que pour son reflet quand il passait devant un miroir.

Un lundi de septembre, son supérieur lui avait intimé l'ordre de mentir pour décrocher un marché. La fois de trop. En une fraction de seconde, il avait oublié son salaire de secrétaire d'État, claqué la porte du « working floor » et balancé sa cravate dans la première poubelle venue. C'était une matinée d'une douceur exceptionnelle pour la saison, assis sur l'escalier de la Grande Arche, il avait passé une demi-heure à observer les fourmis industrielles qui traversaient le parvis sans lever les yeux vers les cirrus

effilochés dans le ciel. Au fond, ça couvrait depuis un moment. Ingénieur sécurité le jour et hacker la nuit, il y avait de quoi devenir schizophrène. Souvent le même cauchemar revenait, il bloquait les serveurs de l'entreprise et hurlait de rire devant ses chefs pendus aux câbles de fibres suspendus au plafond, quand ils ne s'électrocutaient pas au contact d'une baie.

Son départ avait été différemment apprécié par ses proches. Comment ? Quitter un job pareil ? C'était une insulte à ceux qui n'avaient pas de travail et plutôt risqué par les temps qui courent. Il n'avait pas arrangé son cas en expliquant que s'il ressentait le besoin de prendre une décision, il la prenait et en assumait les conséquences. En d'autres termes : « Cause toujours, tu m'intéresses. » Et puis, quoi ? Suivre une voie toute tracée alors que rien dans la nature ne procède en ligne droite ? Il suffit de regarder autour de soi, les boucles de la Seine, les platanes qui se contorsionnent pour attraper la lumière, l'euphorbe qui surgit d'un trottoir fendu au bord d'une rue. Le principe d'incertitude qui lui sert de boussole et cette aptitude à détricoter le réel constituent un excellent terreau pour ses activités parallèles, même si hacker est un état d'esprit avant d'être une activité. En faisant entrer un urinoir au musée, Duchamp a, à sa manière, hacké l'Institution. Combien de fois ses parents ont fulminé en le voyant désosser ses jouets à peine déballés pour comprendre le mécanisme et améliorer les performances ? Aujourd'hui encore, il ne lit un mode d'emploi que sous la torture.



Le pirate informatique, familièrement représenté sous les traits d'un génie sociopathe ou du méchant Black Hat<sup>1</sup> qui menace de dérober votre code de carte bancaire pour siphonner vos comptes, le met en rage. Réduire une communauté à ces stéréotypes revient à ignorer ceux qui, dans le cours d'une existence ordinaire, forcent des coffres pour en révéler les failles et repartent sans rien toucher. Une communauté qui délaisse la hiérarchie au profit d'un fonctionnement horizontal, ne cherchez pas à téléphoner au président des hackers ou à ses assistants. Cette configuration en rhizome convient parfaitement à Victor qui n'a aucune envie d'être chef et ne veut pas, non plus, dépendre d'un chef. Chacun contribue à l'amélioration d'un programme, d'une machine, marquant ainsi la réconciliation entre l'ingénieur et le bricoleur lévi-straussien. On peut y lire une survivance de l'esprit libertaire qui a vu naître la Silicon Valley avant qu'elle ne devienne cette formidable usine à cash qui drape son avidité et son pouvoir de persuasion dans une pseudo-éthique du cool. Que dire de ces entreprises qui entretiennent volontairement la part d'adolescence de leurs salariés en leur offrant baby-foot, bière et nourriture à volonté ? À y regarder de près, il y a un petit côté jardin d'enfants dans les locaux de Google, l'entreprise ayant fait le choix de couleurs primaires pour son identité visuelle.

---

1. Pirate utilisant ses compétences à des fins d'enrichissement personnel, par opposition au White Hat.

Le géant Alphabet et ses semblables sont les ennemis jurés de Walden, le collectif de hackers que Victor ambitionne d'intégrer et qui a vu le jour à l'automne 2008. Le nom fait référence au texte de Henry David Thoreau, mais nul ne sait qui en a fait le choix, le fondateur reste inconnu tout comme l'est le nombre de ses membres répartis sur les cinq continents. Visant d'abord les entreprises financières, premières responsables de la crise économique, Walden a rapidement élargi son rayon d'action à l'oligarchie de la Silicon Valley. Les attaques menées consistent essentiellement à pirater des comptes, non pour exploiter les données qu'ils contiennent, mais pour mettre au jour les failles et les dangers qui guettent les utilisateurs. Le but est, avant tout, de jeter le discrédit sur les acteurs dominants du Web perçus comme une menace à l'ordre démocratique. Conseillés par les plus grands spécialistes des neurosciences, ils marchent dans les pas d'Edward Bernays, propagandiste américain et inspirateur de Goebbels, qui a orchestré les plus illustres campagnes de persuasion au siècle dernier. C'est lui qui a fait de la science et du divertissement les deux piliers de la manipulation des foules. Passé maître dans l'exploitation des peurs et la dissimulation des donneurs d'ordre, il n'avait pas les outils aujourd'hui à la disposition de ses héritiers. L'accès aux bases de données personnelles, souvent constituées à l'insu des internautes, a considérablement renforcé l'efficacité des messages envoyés et ce soft power est un formidable atout pour les institutions gouvernementales américaines

étroitement liées aux GAFAM. Porter atteinte à la collecte de ces données est, pour Walden, la mère de toutes les batailles. Le collectif avance masqué et ne signe jamais ses actions, autre singularité, on ne décide pas d'entrer chez Walden, on est choisi par Walden. Une fois repéré, Victor a donc pris connaissance des consignes lui interdisant, notamment, de participer à des opérations concurrentes, raison pour laquelle il s'ennuie ferme et se promène sur l'IRC<sup>1</sup> #walden dans l'attente du grand soir. Les heures noires, il sombre dans la paranoïa et va jusqu'à douter de l'existence de Walden. Il pourrait s'agir d'un piège tendu par la Sécurité intérieure, ce ne serait pas la première fois, il n'était pas né quand, à la fin des années 1980, le Chaos Computer Club France fut créé par le complice d'un agent de la DST, surnommé « le concombre ». Grâce à cette mystification, il avait tranquillement fiché les hackers de l'hexagone.

Le ventre lourd, il rince son bol et se met en quête du thermos de thé abandonné Dieu sait où par son collègue. Il est d'une maniaquerie sans équivalent quand il partitionne un disque dur, mais sème tout ce qu'il touche dans le magasin. La bouteille est dans la vitrine. Il a dû l'oublier après avoir exposé le tout dernier boîtier conçu pour les gamers. Sooji est le spécialiste de la configuration sur mesure, en deux coups de tournevis, il vous transforme une tour

---

1. Internet Relay Chat, protocole client serveur utilisé pour communiquer au sein d'un groupe fermé.

grisâtre en Ferrari. Il est le plus heureux des hommes quand sont livrées de nouvelles cartes mères qu'il tient entre ses mains comme un authentique Corot.

Dix heures. Victor ouvre à la clientèle en bâillant :

— Je suis mort, j'ai un mal de tête pas possible.

— Baume du Tigre. Sac.

Dans ces circonstances, avoir un collègue économe de ses paroles est une bénédiction. Sooji comprend bien le français, mais sa réserve naturelle l'empêche de se lancer dans de longues phrases. Avec lui, c'est sujet, verbe, complément et adjectif dans les grands jours.

Victor se masse les tempes devant la porte, figé dans la posture du commerçant qui attend le chaland. L'odeur de la pommade lui rappelle la salle de bains de son père qui pratique la boxe et soigne régulièrement quelques petites blessures. À travers la vitre, il remarque sur le trottoir opposé une élégante qui se protège du mauvais temps avec un bonnet aux mailles relâchées. Elle porte un châle beige, une jupe courte et des bottes sous le genou. Sa démarche et sa silhouette évoquent celle qu'il a quittée une heure plus tôt devant chez lui et qui fait mentir toutes ses statistiques. À ce jour, 68 % de celles avec qui il a passé la nuit l'ont rappelé le lendemain, 28 % ont envoyé un texto dans la matinée et seulement 8 % ont rappelé avant midi. Dans la catégorie « divers », 76 % se sont brossé les dents en se promenant dans l'appartement ; quant aux rares avec lesquelles l'histoire s'est prolongée, 88 % ont dit le premier

soir, d'un air attendri : « Tu es vraiment différent » avant de s'exclamer le mois suivant : « Tu pourrais pas faire comme tout le monde ? » Si la faiblesse relative de l'échantillon rend délicate l'exploitation des résultats, ces chiffres ont le mérite de lui donner l'illusion de parvenir à hacker, dans un futur proche, le seul système qui lui résiste : le cerveau féminin.

— Téléphone ! crie Sooji.

Le cœur de Victor fait un bond dans sa poitrine. Il se précipite vers son blouson. Si c'était elle ? Les chances d'un coup de fil le matin même sont infimes, mais on ne sait jamais. En voyant le nom de son père s'afficher, il réalise soudain qu'elle ne peut pas l'appeler, obnubilé par son prénom, il n'a pas pensé à lui donner son numéro. Il laisse filer l'appel vers le répondeur et balance un coup de pied dans un carton resté en travers de son chemin.

Avant de s'attaquer à la pile de devis, il sort de sa poche le Post-It ramolli par la pluie, tape le numéro et se répète entre chaque pression du doigt : « Ne fais pas ça, Victor. » Il ne parle pas assez fort pour que ses mains entendent. Personne ne décroche et il se félicite d'avoir investi dans un appareil MIL810 G, certifié par l'armée américaine, quand il jette son portable à la fin de l'annonce enregistrée sur l'air de *Isn't This A Lovely Day* : « Vous êtes bien sur le répondeur de Joël Lebon, professeur de claquettes, élève de Rafael Mendès. Laissez votre message ! »

Perchée sur les hauteurs de Belleville, la Carajita est une petite cantine aux murs safran où les habitants du quartier et les exilés sud-américains se retrouvent autour d'une nourriture saine et bon marché. Ici, pas de serveur, pas de tables, mais un long comptoir et des tabourets qu'on se dispute aux heures de pointe. C'est là que Marion, la sœur de Victor, a choisi de fêter ses vingt-six ans et elle a bien précisé de venir sans cadeau. Depuis qu'elle milite chez Greenpeace, elle ne jure que par la décroissance, glisse sous les balais d'essuie-glace des flyers : « Mangez cinq pesticides par jour ! », tracte devant les grands magasins pendant « La journée sans achat », le dernier vendredi de novembre. Si le consommateur est honteux sur les bords, « l'alter » est fier, prosélyte, Marion n'hésitera pas à vous culpabiliser jusqu'à l'os et le seul moyen de la faire taire, c'est d'être d'accord avec elle.

En poussant la porte, Victor tombe nez à nez avec un garçonnet qui pointe vers lui un colt en plastique, tire deux coups et retourne se cacher dans les jupes de sa mère après avoir raté sa cible. Il renonce à

confier son blouson au portemanteau qui menace de se renverser et s'approche de la cuisine ouverte. Une hotte chapeaute l'imposante table de cuisson et le parfum qui s'en dégage est sensiblement différent de ce qu'il connaît. Il regarde en alternance l'ardoise et le chef qui n'est autre que le cousin de Javier, le nouveau compagnon de Marion originaire du Venezuela. Depuis qu'elle l'a rencontré à Paris-VIII où elle étudie la sociologie après trois ans de psycho et un trimestre de philo entrecoupés d'une année sabbatique, elle économise pour se payer le billet Paris-Caracas.

Les cheveux collés comme des plumes de corbeau sur son front plat, la spatule au garde-à-vous, le cousin demande :

— Vous avez choisi ?

— Non, j'attends ma sœur. Marion Kelcz.

Il s'essuie les mains sur son tablier marquant deux plis au nombril et s'exclame :

— Tu es le frère de Marion ? On l'adore, tu sais, elle est de la famille.

Victor ne sait pas si ça lui fait plaisir ou non de l'entendre. La famille est un sujet sensible chez les Kelcz. Ses parents ont divorcé quand il avait dix ans et Marion, sept. Un matin, avant de l'accompagner à l'école, sa mère s'était accroupie pour alléger le poids qui allait lui tomber dessus et elle avait dit : « C'est mieux si vous restez avec votre père, moi, avec mon travail, je suis toujours partie. » Il en avait déduit que les miséreux croisés au bord des routes défoncées du Kosovo comptaient plus pour elle que ses propres enfants. Ses yeux n'avaient pas quitté la photo où

elle posait avec lui et sa sœur, une des rares fois où elle était de ce côté de l'objectif. Plus tard, il était retombé dessus et s'était fait la réflexion qu'elle ne ressemblait pas à ces cadres qu'on époussette en fin de semaine. Sa présence avait quelque chose de fantomatique, son père avait, sans le vouloir, immortalisé la seconde suivante, celle où elle s'était détachée d'eux.

Emmanuelle n'était pas faite pour les goûters d'anniversaire et les conversations de bureau autour de la machine à café, elle aimait les pistes d'atterrissage improvisées, les heures passées à cuire derrière des sacs de sable pour obtenir la meilleure image. Elle risquait sa vie là où d'autres risquent une grippe en hiver. Étrangement, rien ne la prédestinait au métier de photographe de guerre, elle avait grandi avec ses sœurs dans une de ces maisons des Yvelines où l'on entre par une porte-fenêtre dominant un parc de chênes centenaires. Ses parents avaient parié que l'adolescente rebelle rentrerait dans le rang, qu'elle imiterait ses cousines et épouserait un médecin ou un avocat. Ils s'étaient lourdement trompés. La vue de la plus petite injustice la torturait et elle s'y exposait quotidiennement, confrontée à des mères qui couraient avec un enfant dans les bras jusqu'à son quatre-quatre pour mendier de la nourriture. Elle quittait Paris avec un sac à dos rempli de produits de première nécessité et rentrait avec l'impression de ne jamais avoir assez donné, de ne pas en avoir assez fait. L'apaisement était venu dans sa trente-huitième année après la rencontre d'un moine birman devant la Pagode de Shwedagon. Au cours de